

UNE ARAIGNÉE

QUELQUE CHOSE COMME

MARION GRONIER

Mon travail scrute les comportements somatiques de personnes hospitalisées en institution psychiatrique. Cette institution, outre sa mission thérapeutique, a aussi pour fonction tacite d'exclure ces personnes de nos sociétés, de les contenir dans un espace à l'abri de nos regards.

Pour photographier aujourd'hui en psychiatrie, il faut renoncer aux visages. Les patient·es ne doivent pas être reconnues, la folie est toujours une honte, elle ne doit pas être sue. Il faut donc baisser les yeux et sonder les corps, les postures, les gestes, chercher d'autres manifestations des affects.

Les corps que j'ai observés sont des corps contraints, soumis à des règles et à un contrôle quasi permanent. Ils se tordent, se camouflent, se figent, s'absentent, tentant de s'extraire de ce cadre. Tandis que le regard clinique interprète ces conduites comme autant de symptômes, j'y vois d'abord des formes de réactions et de résistances à ce milieu qui les ostracise.

Au-delà de ces interprétations situées, mes images, lorsqu'elles s'exposent, rencontrent les projections collectives et individuelles qui façonnent nos visions de la folie et quiaturent de signes ces corps aberrants. Leurs formes, métamorphosées, disloquées par nos imaginaires deviennent informes, dévoilant les impensés de nos représentations de la folie. Ce travail cherche à mettre à jour ce processus inconscient de stigmatisation créé par nos regards.

Pour cela, ce travail est aussi constitué, en contrepoint à mes photographies, d'enregistrements de paroles de patient·es qui les commentent. Je tenais à ce qu'ils interviennent dans ce travail, que mes images soient déchiffrées par leur regard. Ils prennent donc la parole. Ces voix ont deux fonctions, elles contiennent, d'une part, le processus de déshumanisation à l'œuvre dans la contrainte de l'anonymisation et, d'autre part, elles font entendre des interprétations singulières qui s'immiscent dans nos regards, dans nos imaginaires, les ouvrant à leur vécu et à leur sensibilité et, se faisant, interrogent nos propres représentations.

Ce travail a été réalisé de 2022 à 2024 dans une unité de l'Hôpital Esquirol de Saint-Maurice (94), dans plusieurs unités du Centre Hospitalier de Montperrin à Aix-en-Provence (13), au Centre Psychiatrique de Kenia à Ziguinchor et au Centre Xeral Well de Tobor (non psychiatrique). Ancien territoire colonisé, le Sénégal m'intéressait par son syncrétisme entre les thérapies et les représentations sociales traditionnelles de la folie et celles importées par la psychiatrie française.

Ce travail se compose de trois éléments : des tirages, un diaporama et les voix de personnes hospitalisées. Il s'exposera sous la forme d'une installation.





« C'est une feuille en automne qui est en train de perdre sa vie, mais qui
est toujours là. »

« C'est une espèce de poupée vaudoue indienne ou cherokee, je ne sais
pas trop, sûrement les restes de quelqu'un qui a voulu finir comme ça. »





« C'est difficile à décrire ... quelque part quelqu'un qui recherche la pureté. »

« Là, c'est la photo d'un monsieur qui a un yoyo. On appelle ça yoyo en prison, on coupe le drap, on l'envoie à son codétenu dans la cellule d'à-côté. Tu le balances, tu le jettes avec du poids, il le récupère et il te met du tabac ou des pâtes. C'est comme ça qu'ils se font passer des choses en prison. »



« C'est un rite vaudou ça, non ? »

« On dirait qu'il se prépare à une fête. Ce qui est marrant, en Afrique, c'est que c'est des gens qui, avec peu de choses, arrivent à rire de la plus belle manière. Ça me rappelle mon enfance, je suis allé en Afrique avec ma mère, je ne voulais plus revenir. »

« C'est encore un bébé, non ? Dans sa tête. J'imagine trois trucs : soit, il est bien parce qu'il y a le soleil, soit il y a un bébé dans sa tête, soit la mère, elle n'est pas venue et il réclame quelque chose, à manger et c'est pour ça qu'il pleure, ou il rigole. »



« Ça c'est un monsieur qui est sûrement nain et qui n'en peut plus. »



« Pourquoi il est comme ça, nu ? Quand on va dans les chambres d'isolement, on n'a pas de vêtement, ni de sous-vêtement, alors ils vous donnent des trucs jetables. »

« C'est très beau parce que là, vraiment, on est dans l'homme primordial, ça fait presque une tête d'éléphant. Parce qu'on voit pas sa tête, on dirait un bébé recroquevillé avec une tête d'éléphant. »

« Dans l'ombre et la lumière, je vois surtout le grillage. »



« Je vois des lettres mais je ne comprends pas ce que c'est, c'est des lettres
enterrées sous la terre. »

« Là, pour moi, y a écrit *amour éternel*. »



« On se demande où est la tête, où est le corps. Là on peut se dire que c'est un ventre mais comment replacer tout dans le bon ordre, je ne vois pas. »

« Alors là, malheureusement, on peut dire que ça pourrait être un migrant qui a échoué sur la plage et qui a enfin réussi à surmonter tous les périples et il est tellement fatigué qu'il dort et sa main, même sa main, n'est pas encore détendue... elle est encore crispée par les...les souffrances du voyage. »

« Je vois un manteau et un matelas. »





« Ça c'est un patient d'unité psychiatrique en pyjama, voilà, donc,
effectivement, quand on se retrouve en pyjama, en général dessous,
on est nu. »



« Ça me fait penser qu'elle a peur parce qu'elle se protège la tête avec ses mains, ouais, peur d'être battue. »

« Ça c'est un monsieur qui craint le soleil. Vu qu'il est africain, sa religion c'est le soleil et l'eau. »

« Je pense que c'est une femme qui danse tout en maudissant la terre entière, qui montre pas son visage et qui interpelle, les dieux du Mozambique. »



« On dirait des veines qui sortent de ce mur. »



« Soit c'est quelqu'un qui dort et qui ronfle un peu, donc un état paisible
qu'on envierait presque, soit il est en totale agonie quoi. »

« Encore un patient sous médicaments. »





« Encore un fumeur coincé derrière la porte. Ici on est toujours en train d'attendre quelque chose, toujours en train de réclamer quelque chose, on est toujours en train d'attendre, on attend. »

« Un homme débraillé, dans des vêtements de fortune, qui fume une cigarette. C'est tout à fait ce qu'on voit ici du soir au matin et du matin au soir. Les nouveaux arrivants surtout qui sont très débraillés, qui n'ont pas leurs vêtements, ou ceux qui sont là depuis longtemps, qui portent les mêmes vêtements depuis très longtemps, qui sont en charpie ou qui sont sales, qui ne font plus attention à eux mais qui font attention à leur cigarette. »





« Il essaie de se sauver. Deux personnes essaient de le rattraper.
Peut-être une femme et un homme. Quelqu'un qui lui barre le
chemin et quelqu'un qui lui court après. Et la bouche, elle n'a pas
envie d'être rattrapée. »

« Alors ça, ça me fait penser tout de suite qu'en Afrique on n'est
jamais seul, enfin très peu, rarement. Il y a toujours des gens
autour, c'est pour ça, là, on voit plusieurs bras. »



« C'est des morceaux de terre cuite, il y a une sorte de verge avec des testicules avec des petites têtes qui sont éparpillées partout. »

« Ça me fait penser à la famille, le papa, la maman, les grands frères. »

« Ça, j'aime pas ça du tout, parce que ce morceau de terre là, au milieu, il me fait penser à une femme qui a un œil de bœuf à la place de l'œil et qui veut empêcher les gens de s'aimer. »



« Celui-là, il me rappelle mon premier voisin de chambre, cent cinquante kilos, toujours le cul à l'air et le bide à l'air. Ça fait deux mois qu'il est ici et je me pose toujours la question : comment il arrive à rester à cent cinquante kilos en bouffant la bouffe d'ici ? »

« Un monsieur complètement perdu avec son pyjama d'hôpital, qui croit qu'il ne s'en sortira jamais, qu'il n'a aucune chance de s'en sortir. Moi, c'est ça qui me rendait dingue, que j'ai aucune chance de m'en sortir. »





« Pour moi, celle-là ça évoque ce qu'on vit ici, c'est être face à un mur. »

« Alors ou il est puni ou il voudrait se fondre dans la couleur...blanche. »

« Moi j'ai été tellement enfermée que je préfère m'enfermer dans ma chambre plutôt que d'être enfermée. »



« C'est un monsieur qui ne sait pas se tenir à table. »

« Ça serait presque une nature morte, cette personne. »



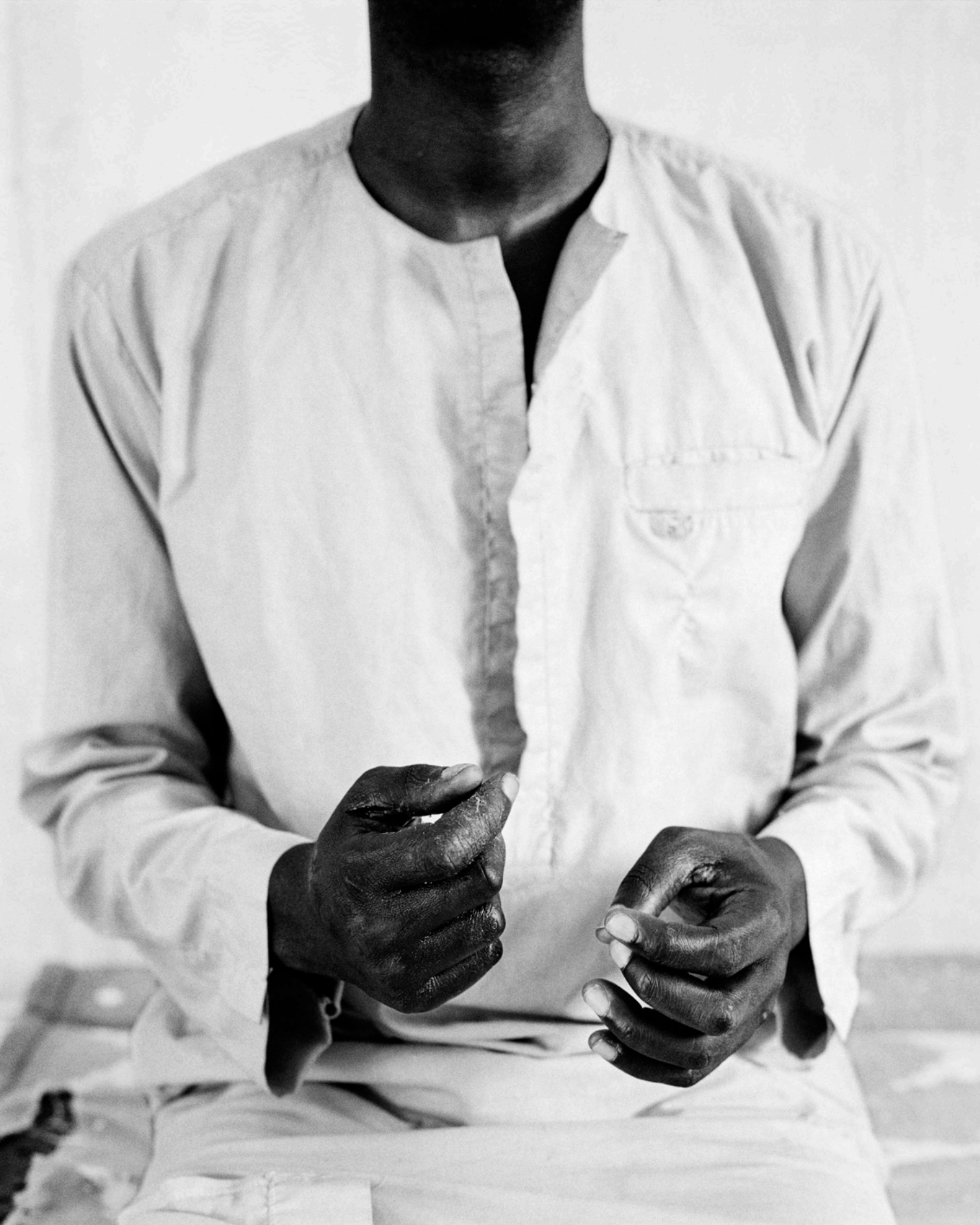
« On dirait une toile d'araignée, ou quelque chose de pas humain. »

« L'effacement de... de soi, du soi d'avant, à qui on doit dire adieu,
d'une partie de nous qu'on accepte de laisser derrière soi quand on va à
l'hôpital. J'ai l'impression qu'il y a une frange donc on dirait moi. »

« Ça, ça me fait penser à... à un quelqu'un qui cherche à me piquer mon
identité et qui a volé le visage de ma fille, j'dirais pas qui c'est. »



« Alors ça c'est beau ça, parce que souvent, ceux qui souffrent et qui finissent dans les hôpitaux, ils ont du mal à retrouver la beauté qu'ils ont naturellement et ils se sentent défigurés quelque part. Mais justement c'est ça peut-être le rôle du photographe, de leur redonner la vue comme quoi effectivement ils sont quand même beaux malgré tout. »





« Ça clope, ça clope, ça clope... »

« Ici la cigarette est une monnaie d'échange, on peut la troquer contre tout, de l'argent, de la drogue, des services. On l'apprend le premier jour, surtout quand on a un paquet plein. Et l'angoisse de n'avoir que ça à faire de la journée : fumer ; mais pas trop pour en garder pour le lendemain. »



« Là je vois quelqu'un assis sur un banc. On voit pas sa tête. Je sais pas s'il est penché ou s'il n'y a pas de tête. »

« Il y a également des gens qui ne fument pas mais qui restent dehors, qui se mettent sur un banc dans une position plus ou moins précaire. On ne sait pas à quoi ils pensent. Ils peuvent rester là cinq minutes ou cinq secondes, comme ils peuvent rester là cinq heures, comme ça, à fixer le vide, c'est étrange. C'est des gens qui ne se plaignent pas, qui n'ont pas l'air de souffrir, mais qui sont quand même en hôpital psychiatrique, qui sont complètement dépendant du système hospitalier, et qui n'ont plus rien à apporter à la société, voilà. »



« Là, je vois deux mains, une main plaquée contre le mur et la deuxième main qui attrape la main contre le mur. Je dirais que c'est symbole d'autorité ou de puissance. »

« Ça c'est deux malades, deux grands malades de la vie comme moi et Juliette, enfin Clarisse, enfin Claire. »

« Il y a quelqu'un qui est prostré et qui peut avoir des pics maniaques et l'autre qui le sait et qui lui tient la main pour le rassurer. »



Un livre est prévu aux éditions du Bec en l'air. L'obtention de ce prix pourrait contribuer au financement de sa production.

Une exposition est prévue fin 2025 au Musée Nicéphore Niépce dans le cadre d'une exposition historique sur la photographie et la folie.

Ce travail a bénéficié du programme de résidence « Elles & Cité » à la Cité internationale des arts au printemps 2024. Pendant cette résidence de recherche, j'ai travaillé sur la scénographie de l'exposition de cette série.

Marion Gronier développe un travail photographique personnel qui, jusqu'à la série qu'elle vous soumet aujourd'hui, s'attachait aux visages, en particulier ceux de personnes socialement stigmatisées, pour sonder les constructions d'assignation sociale que le portrait photographique peut autant produire qu'abolir.

Sa série, *I am your fantasy* (2010-2011), diptyques fille-mère réalisés dans des concours amateurs de mini-miss dans le Nord de la France, fait l'objet d'une exposition personnelle au Musée de la Photographie de Charleroi en 2011 et d'une première monographie aux éditions Images en Manœuvres.

En 2012, elle est lauréate de la Résidence BMW-Musée Nicéphore Niépce. Elle y réalise *Les glorieux*, portraits d'artistes de cirques itinérants, exposés aux Rencontres d'Arles et à Paris Photo en 2013 et réunis dans un deuxième livre aux éditions Trocadéro.

De 2013 à 2019, elle entreprend un travail aux États-Unis sur la violence de son histoire coloniale à travers des portraits d'Amérindien·nes, de Mennonites et d'Afro-américain·es. Cette série intitulée *We were never meant to survive*, reçoit à deux reprises l'Aide à la création photographique documentaire contemporaine du CNAP. Elle est éditée par Le Bec en l'air en 2021 et exposée en 2022 à la Galerie du Château d'eau à Toulouse et chez Agnès b. en 2023.

Marion Gronier
06 87 61 47 87
mgronier@yahoo.fr
www.mariongronier.com
11, rue de Malmousque
13007 Marseille